

2^{ème} Séminaire du GRCDI (Groupe de Recherche sur la Culture et la Didactique de l'Information), Rennes, 12 septembre 2008 :
*Contextes et enjeux de la culture informationnelle,
approches et questions de la didactique de l'information*

**Alexandre Serres,
Maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication
Co-responsable de l'URFIST de Rennes,
Membre du PREFics-CERSIC, Université Rennes 2**

Bernard Stiegler : pensée des techniques et culture informationnelle

Pourquoi une intervention sur Bernard Stiegler dans un séminaire consacré à la culture informationnelle, une thématique qui peut sembler assez éloignée de ce philosophe de la technique ? D'abord pour vous faire partager l'intérêt que j'éprouve, avec plusieurs d'entre nous, pour l'un de mes auteurs de prédilection depuis de nombreuses années, que je cite très souvent dans mes textes récents sur la culture de l'information. Mais un plaisir de lecture partagé ou l'explicitation de citations dans un texte ne justifient pas une communication. Plus fondamentalement, il m'a paru important de montrer en quoi cette œuvre constitue, d'une part un apport théorique essentiel pour nos problématiques, d'autre part une source extrêmement féconde de réflexion critique sur les médias et les technologies de l'information. Autrement dit, il s'agira de montrer l'étroite proximité entre la pensée des techniques et la culture informationnelle et la dimension politique et critique de cette culture informationnelle.

Mais avant de montrer en quoi Bernard Stiegler est devenu, selon moi, une référence incontournable pour notre champ de recherche, il me faut surmonter la difficulté de présenter en quelques minutes une oeuvre aussi riche, aussi complexe et aussi profonde. Aussi riche, car elle touche à de nombreux domaines : philosophie de la technique, philosophie de la perception, esthétique, critique socio-politique, analyse des médias et des technologies numériques... De plus, c'est une œuvre abondante, constituée en à peine quinze ans, atteignant déjà une vingtaine d'ouvrages (cinq ouvrages parus pour la seule année 2006 !). La production de Stiegler s'est accélérée ces dernières années, à raison de deux ou trois ouvrages par an. Sans compter les innombrables articles, textes, conférences, interviews, etc¹. Et il est impossible de résumer ici une telle richesse éditoriale et réflexive.

D'autant plus que cette œuvre est d'une grande complexité théorique : la lecture des livres de Stiegler est loin d'être facile, tant le vocabulaire philosophique et le style, parfois compliqué, viennent ajouter à la difficulté réelle des concepts utilisés. De plus, les sources d'inspiration de Stiegler sont multiples et montrent l'étendue de sa réflexion : l'on y trouve les philosophes de la technique, Simondon, Leroi-Gourhan et Bertrand Gille, Husserl et la théorie de la perception, Kant et la théorie de la connaissance, mais aussi Derrida (avec qui Stiegler a publié un livre), Deleuze (plus partiellement), et récemment Foucault. Avec Bernard Stiegler, nous avons affaire à un philosophe *authentique*, au sens que donnait Deleuze², c'est-à-dire un philosophe qui *crée des concepts*, voire un système de pensée, et qui ne se contente pas de commenter la marche du monde.

¹ Voir la bibliographie indicative en annexes.

² Voir *l'Abécédaire* de Deleuze.

Difficulté de la tâche enfin, devant la profondeur de cette œuvre et de cette pensée : qu'il s'agisse de l'origine conjointe de l'homme et de la technique, de la théorie de la rétention et de la perception empruntée à Husserl, de la critique de la télévision et du marketing, de la pensée de l'individuation, de l'analyse du capitalisme pulsionnel ou de la défense de l'école, toute l'œuvre de Stiegler est marquée par une exigence élevée de rigueur et le souci de remonter à *la racine des problèmes*. Ce en quoi il s'avère sans nul doute l'un des grands philosophes actuels. Cette profondeur de vues et cette radicalité en font, selon moi, l'un des analystes les plus lucides et les plus pertinents de la crise civilisationnelle actuelle. Même si la tonalité de ses critiques peut parfois paraître très pessimiste, voire catastrophiste, nul ne peut contester à quel point elles visent juste.

Avant de présenter les principaux points-clé de son approche, et au risque d'une inévitable schématisation, on peut déceler, dans l'œuvre et la pensée de Stiegler, trois dimensions étroitement imbriquées, et y relever les influences suivantes :

- la dimension philosophique, qui est évidemment première (avec les trois tomes de « *La Technique et le temps* ») et qui combine, notamment, philosophie des techniques, de l'individuation, de la connaissance et de la perception ; Stiegler convoque ici Simondon, Leroi-Gourhan, Bertrand Gille, Rousseau, Heidegger, Derrida, Husserl, Foucault, Kant ;
- la dimension « socio-critique », des médias et du marketing : cette critique apparaît surtout à partir de 2002 et n'a cessé de se développer dans ses derniers ouvrages, avec la critique du marketing, de la télécratie, du populisme industriel, des industries de programme, etc. ; Stiegler développe une approche originale, empruntant à la fois à la psychanalyse de Freud (pour sa théorie des pulsions) et à l'École de Francfort (Adorno, Marcuse) pour la défense de la culture et la critique des médias de masse ; il se réfère également à Foucault, avec sa notion de « psycho-pouvoir » qu'il distingue du « bio-pouvoir » foucauldien.
- enfin une dimension qu'on peut qualifier de politique, et qui est sans doute appelée à se développer : avec la critique de la démocratie participative, l'idée d'une « politique des technologies de l'esprit », l'éloge de l'école comme institution de programme, avec surtout l'association Ars Industrialis qu'il a fondée avec d'autres philosophes, Stiegler s'engage de plus en plus dans le débat public, certes pas de manière directement « politique », mais il ne se contente pas d'être un philosophe profond ou un brillant essayiste.

Pour être complet, il faudrait également souligner la dimension culturelle, ou esthétique portant sur le cinéma, l'audiovisuel et la musique et qui se manifeste notamment par ses travaux et réflexions, lors de ses passages à la direction de l'INA (où il était directeur-adjoint), de l'IRCAM, et aujourd'hui du Département du Développement culturel du Centre Georges Pompidou³.

Principaux points-clé des problématiques stieglériennes

Comment résumer une telle problématique, qui fait dialoguer Platon et Leroi-Gourhan, Derrida et Foucault, Husserl et Simondon, Max Weber et Freud ? Pensée de la technique, théorie de l'attention, approche des processus d'individuation, définition du capitalisme, théorie de la libido, etc., se croisent, s'imbriquent, s'interpellent dans un exercice de pensée de haute volée. Je tenterai de résumer cette problématique en insistant sur quelques points-clés, qui me paraissent en jaloner l'essentiel.

³ Voir son CV sur le site d'Ars Industrialis :

http://www.arsindustrialis.org/association/quisommesnousrep/copy_of_cv/bernardstiegler

Le point de départ : le couplage homme-technique, la réhabilitation de la *tekhne*.

Au début est la technique, pourrait-on résumer le postulat fondateur. Il existe un devenir technique de l'homme, il faut penser la co-construction homme-technique : « **Tout est technique.** Il s'agit de ne plus opposer homme et technique. Il y a anthropogenèse dans la mesure où le devenir de l'homme se confond avec le devenir du monde et des objets. Dans le passage du Zinjanthrope au Néanthrope, l'arrêt de l'évolution corticale coïncide avec la première extériorisation des techniques »⁴.

Contre toutes les pensées technophobes, aussi bien que technophiles, contre tous les « Grands partages » entre homme et nature, technique et culture, Bernard Stiegler, dans la lignée de Leroi-Gourhan, pose donc comme postulat le couplage de l'homme et de la matière, le couplage entre anthropogenèse et technogenèse : la technique est « *la poursuite de la vie par d'autres moyens que la vie* ».⁵ Ce postulat induit une conséquence théorique essentielle : la nécessité de penser la plupart des phénomènes sociaux, culturels, politiques, cognitifs... à partir de cette co-construction homme-technique et notamment à partir des technologies de la mémoire, les *hypomnémata*. Et ce, au rebours des cadres de pensée dominants, caractérisés par un véritable *impensé de la technique* dans la pensée occidentale, que l'on peut faire remonter à Platon et sa condamnation de l'écriture dans le Phèdre.

Les trois mémoires et l'épiphylogenèse comme condition de civilisation.

La technique, en tant que résultat de ce que Leroi-Gourhan a nommé le *processus d'extériorisation*, est ici intrinsèquement une structure de mémoire. Et le deuxième point nodal de la pensée de Stiegler est la théorie de la mémoire : si tout est technique, la technique est aussi et avant tout mémoire, mémoire sociale, mémoire « *épiphylogénétique* », selon le concept créé dans « *La Technique et le temps* ». De quoi s'agit-il ? Selon le biologiste de l'évolution, August Weismann, il existe deux mémoires :

- la mémoire génétique (le génome), *i.e.* la mémoire de l'espèce, appelée mémoire *phylogénétique* (de *phylum*, la lignée) ;
- la mémoire somatique, nerveuse, individuelle, propre à chaque individu, appelée mémoire *épigénétique*.

A ces deux mémoires, Stiegler en « ajoute » une troisième : la mémoire technique, celle que Leroi-Gourhan appelait déjà « *mémoire sociale en expansion* »⁶, et qu'il nomme, lui, « *mémoire épiphylogénétique* », car elle désigne le rapport noué par les techniques entre les mémoires individuelles (*épi*) et la mémoire de l'espèce (*phylo*) : « *l'épiphylogenèse, accumulation récapitulative, dynamique et morphogénétique (phylogenèse) de l'expérience individuelle (épi), désigne l'apparition d'un nouveau rapport entre l'organisme et son milieu, qui est aussi un nouvel état de la matière* »⁷.

Cette notion d'épiphylogenèse est essentielle pour comprendre Stiegler, car elle sous-tend une large part de sa problématique. En effet, pour Stiegler, la mémoire épiphylogénétique, qui est constituée de tous les artefacts quels qu'ils soient (depuis les premiers silex jusqu'aux ordinateurs), est constitutive de l'humanité et fondatrice de la civilisation, puisque c'est elle qui permet, non seulement la mémorisation des gestes humains dans la matière (le silex qui

⁴ <http://www.philosophie.ulg.ac.be/documents/PhiloCite2008/Stiegler.pdf>

⁵ « *La Technique et le temps* », t. 1, p. 31

⁶ Leroi-Gourhan, André. *Le Geste et la Parole. Tome 2 : la mémoire et les rythmes*. Paris : Albin Michel, 1965

⁷ « *La Technique et le temps* », t. 1, p. 185

garde la mémoire des gestes de taille), mais aussi et surtout la transmission de tout savoir et de toute connaissance, incarnés dans des supports de mémoire.

« Il n'y a cognition humaine à proprement parler, c'est à dire invention de savoirs et de connaissances, qu'à partir du moment où apparaît, outre les mémoires internes de l'espèce (germinale) et de l'individu (somatique), une troisième mémoire, externe et technique, dite épiphylogénétique, et venant se combiner avec la mémoire nerveuse de l'individu humain (épigénétique) et avec la mémoire biologique de l'espèce humaine (phylogénétique). »⁸.

Selon Stiegler, la mémoire épiphylogénétique est constitutive du processus de civilisation de deux manières : d'une part, en permettant l'émergence de nouvelles formes de savoir et la transmission du stock des connaissances (à travers les *hypomnémata*), autrement dit en permettant la culture et la « vie de l'esprit » ; d'autre part, en rendant possible les processus de sublimation, de transformation de l'énergie libidinale (cf Freud), par la « capacité de la libido à se fixer sur n'importe quel objet de désir ». La technique est ce qui permet à l'homme de créer des objets techniques, des objets amovibles, et « cette amovibilité des objets techniques est ce qui induit aussi une amovibilité des objets du désir », capables de capter et de fixer l'énergie libidinale ; pour qu'il y ait sublimation, « détachement de l'objet sexuel »⁹, il faut que l'énergie pulsionnelle, l'énergie libidinale, puisse se fixer sur d'autres objets de désir.

La réhabilitation des *hypomnémata*.

Si la mémoire épiphylogénétique se confond avec la technique et constitue la condition première de la civilisation, il faut distinguer, parmi l'ensemble des artefacts, ceux qui servent spécifiquement à la mémoire, à sa production et à sa transmission, et que Stiegler nomme, après Platon et Foucault, les *hypomnémata*, terme issu du grec ancien et qui signifie littéralement une « sous-mémoire ». Il faut revenir ici rapidement aux sources, c'est-à-dire à Socrate. Socrate distinguait deux types de mémoires : la mémoire vive, ou *anamnèse* (de *ána* : remontée et *mnémè* : souvenir), qui est la mémoire de l'âme et qui implique un effort individuel, le rappel du souvenir. Pour Socrate, l'anamnèse est le support du savoir et de la pensée individuels (elle empêche de devenir *amnésique*) et le garant de la liberté. Cette mémoire vive s'oppose à l'*hypomnesis*, qui est simple remémoration, mémoire technique, mémoire morte, « qui court-circuite les circuits longs des processus *anamnésiques* (c'est-à-dire la redécouverte de la vérité par l'âme immortelle) et dont le savoir est déposé dans les objets »¹⁰.

Contre Platon qui, dans le célèbre dialogue du Phèdre, porte la condamnation la plus radicale de l'écriture comme *hypomnèse* et qui oppose *anamnèse* et *hypomnèse*, mémoire vive et mémoire morte, Stiegler réhabilite les *hypomnémata*, en en faisant la condition même de toute transmission. Les mnémotechniques sont la condition d'émergence des savoirs, comme le montre l'exemple de la géométrie, conditionnée par l'écriture alphabétique (mais aussi les exemples de l'histoire, du droit, etc.). Elles n'ont cessé d'accompagner, de conditionner, de structurer les modalités et les formes du savoir, depuis les tablettes d'argile jusqu'au web et aux nouveaux supports de mémoire. L'alphabet, les tablettes sumériennes, le livre, les livres de compte, les DVD, les clés USB, le réseau Internet, mais aussi la bionique, les puces RFID, les GPS, etc. sont des *hypomnémata*, des supports de mémoire, hors desquels il n'est point de

⁸ Bernard Stiegler, « Enjeux épistémologiques, méthodologiques et politiques des technologies cognitives », p. 2

⁹ Bernard Stiegler, *Economie de l'hypermatériel et psychopouvoir*, Paris, Mille et nuits, 2008, p. 31

¹⁰ <http://www.philosophie.ulg.ac.be/documents/PhiloCite2008/Stiegler.pdf>

savoir et de transmission du savoir possibles, ni même de pensée. « *Il n'y a pas de pensée hors de ses supports* »¹¹, est une autre phrase-clé de Stiegler.

S'il récuse l'opposition de Platon entre les deux mémoires, Stiegler rappelle que la distinction entre *anamnèse* et *hypomnèse* doit être évidemment maintenue et ne s'est jamais posée de manière aussi aiguë qu'aujourd'hui : « *Nous vivons à l'époque d'une extension extraordinaire des mnémotechnologies hypomnésiques dans tous les domaines et dans tous les aspects de la vie (...) Nous vivons une véritable révolution hypomnésique, et une très grande partie des tensions qui traversent en ce moment même le monde est induite par cette révolution.* »¹²

Ce constat n'est certes pas nouveau et de nombreux chercheurs ont déjà souligné à quel point Internet n'était que la continuation et, surtout l'accélération, « *du mouvement d'externalisation de la mémoire, entamé avec l'invention de l'écriture.* »¹³

Chacun peut mesurer à sa petite échelle cette importance cruciale des nouveaux supports de mémoire, depuis nos agendas qui règlent notre quotidien jusqu'à la documentarisation possible de notre génome par Google, en passant par l'univers documentaire actuel et l'ensemble de nos traces. Mémoire vive et mémoire technique composent en permanence de nouveaux rapports, et l'un des grands défis, actuels et encore plus à venir, est notamment de penser à nouveaux frais cette imbrication entre les deux mémoires. Comment, par exemple, défendre *l'anamnèse*, la remémoration, l'effort du souvenir, autrement dit la capacité de mémorisation personnelle contre les facilités de nos mémoires mortes ? La lutte contre l'oubli, l'amnésie, individuelle et collective, sera sans doute l'un des grands défis anthropologiques de demain¹⁴.

Enfin, la question des *hypomnémata* est centrale, car avec l'apparition des nouvelles technologies cognitives, se produit un changement profond de l'organisation du savoir, ce qui est désormais une évidence ; ce qui l'est moins, et doit être constamment rappelé, c'est le lien indissoluble entre société, techniques et savoir, c'est-à-dire entre sociogenèse, technogenèse et épistémogénèse : « *la sociogenèse, c'est à dire la condition d'apparition d'un être social, est une technogenèse (il n'y a pas de société humaine sans technique et les formes de sociétés sont liées aux formes de systèmes techniques), et la technogenèse est elle-même une épistémogénèse (les formes de savoirs évoluent avec les formes des systèmes technique).* »¹⁵

Les ravages du capitalisme pulsionnel et de la nouvelle économie de l'attention

Depuis plusieurs années (notamment avec la publication de « *Aimer, s'aimer, nous aimer* », en 2003), Bernard Stiegler développe, livre après livre, et ce à partir de son approche du phénomène technique, une critique particulièrement forte de ce qu'il appelle le *capitalisme pulsionnel* et de ses effets :

- crise du narcissisme primaire sous l'effet des processus de désindividuation, engendrés par le nouveau capitalisme (notamment dans « *Aimer, s'aimer, nous aimer* » en 2003), avec une analyse politique originale reliant les attentats du 11 septembre, le vote Front national du 21 avril 2002 et la tuerie de Nanterre par Richard Durn ;
- règne de la « misère symbolique », produite par les industries de programme (dans les deux tomes de « *De la misère symbolique* » en 2004 et 2005) ;

¹¹ B. Stiegler, « L'effondrement techno-logique du temps », In *Traverses*, septembre 1988, n° 44-45, p. 56

¹² Stiegler, B. *Economie de l'hypermatériel et psychopouvoir*, op. cit., p. 29

¹³ Christian Vanderdorpe, cité par Hervé Morin, « La mémoire court-circuitée », *Le Monde*, 16-17 décembre 2007, p. 16

¹⁴ Hervé Morin, « La mémoire court-circuitée », *Le Monde*, 16-17 décembre 2007, p. 16

¹⁵ Stiegler, B. « *Enjeux épistémologiques, méthodologiques et politiques des technologies cognitives* ». , p. 2

- crise de la sublimation, de la démotivation et effondrement du désir sous les coups de boutoir des médias de masse, préoccupés de capter le « temps de cerveau disponible » (notamment dans les deux tomes de « *Constituer l'Europe* » en 2005) ;
- « baisse de la valeur esprit » sous l'effet du « populisme industriel » et appel à un sursaut général pour « ré-enchanter le monde », en développant une « politique des technologies de l'esprit » (dans « *Réenchanter le monde* », en 2006) ;
- critique politique et philosophique du règne de la « télécratie », au moment de la campagne présidentielle, en renvoyant dos à dos Sarkozy et Ségolène Royal, accusés de s'adresser au « désir en souffrance » des Français sur le mode pulsionnel (dans « *La Télécratie contre la démocratie* », en 2006) ;
- « destruction de l'appareil psychique juvénile », « crise de l'attention », par la domination des nouveaux psychopouvoirs, qui font des enfants les prescripteurs de leurs parents, crise de l'école comme « système de soin » à cause des industries de programme (dans « *Prendre soin de la jeunesse et des générations* », publié en 2008) ;
- approfondissement de l'analyse des enjeux des techniques actuelles et des psychopouvoirs, représentés par le marketing (dans « *Economie de l'hypermatériel et psychopouvoir* », publié également en 2008).

Et encore cette liste n'est-elle pas complète ! L'appareillage critique, construit par Bernard Stiegler, est impressionnant et fournit de nombreuses clés, originales et pertinentes, pour l'analyse et la compréhension d'un certain nombre de phénomènes actuels.

Je présenterai les principaux points de cette critique sous la forme de quelques assertions, forcément schématiques.

Nous vivons désormais, de manière irréversible, dans une société *hyperindustrielle*, dominée par un *capitalisme de service*, pour lequel la rationalisation (c'est-à-dire à la fois la calculabilité, la prescription, le contrôle...) des comportements des consommateurs est devenue le principal objectif. Cette première place, prise par les consommateurs au détriment des producteurs, date des débuts du XX^{ème} siècle et de la nécessité d'écouler les stocks de marchandises et de produits, fabriqués en masse (comme l'illustrent la naissance et le développement de la publicité dans les années 20-30 aux Etats-Unis).

Ce capitalisme de services repose sur l'énergie libidinale, c'est-à-dire sur le désir, qu'il s'agit de capter, de façonner et de canaliser vers la consommation des produits industriels.

Cette captation et ce contrôle des désirs des consommateurs reposent aujourd'hui sur l'ensemble des technologies de l'esprit, *i.e.* des nouvelles *hypomnémata*, depuis les médias de masse jusqu'à Internet, sur la convergence des industries et des technologies de l'informatique, de l'audiovisuel et des télécommunications, auxquelles s'ajoutent aujourd'hui la bionique et les nanotechnologies ;

Or, « *la soumission des technologies de l'esprit aux seuls critères du marché les maintient dans une fonction de technologies de contrôle, au service de " sociétés de contrôle » et « bloque l'accès à ces technologies pour toute autre finalité. »* (selon le Manifeste de Ars Industrialis¹⁶).

Les conséquences de ce contrôle des désirs et de la soumission des technologies de l'esprit aux impératifs de la rentabilité sont dramatiques, à la fois aux plans social, individuel, éducatif et cognitif. En effet, « *cette captation de la libido a fini par la détruire, et ce fait majeur constitue une immense menace pour la civilisation industrielle : elle conduit inévitablement, à terme, à une crise économique mondiale sans précédent. »* (Manifeste d'Ars Industrialis).

¹⁶ Stiegler, Bernard, Ars Industrialis. *Réenchanter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel.* Paris : Flammarion, 2006. Voir aussi le site : <http://www.arsindustrialis.org/>

Autrement dit, le capitalisme, en captant la libido, le désir des consommateurs, finit par détruire celui-ci et devient *pulsionnel*, et se trouve du même coup menacé d'auto-destruction. Stiegler ne cesse de proclamer la menace d'une auto-destruction du capitalisme contemporain, par l'accumulation des crises et désordres de toutes sortes, provoqués par cet effondrement du désir.

Trois grandes menaces notamment font l'objet d'analyses et de mises en garde répétées dans ses différentes interventions : la perte d'individuation, la crise de l'attention chez les plus jeunes et la « baisse de la valeur esprit ». Ces phénomènes, aux effets dramatiques, s'imbriquent, se conjuguent, se renforcent mutuellement, provoquant l'essentiel de la crise de civilisation actuelle.

La perte d'individuation désigne l'ensemble des phénomènes produits par la synchronisation des consciences sous l'effet des industries de programme, la standardisation des comportements, la captation de l'énergie libidinale par le marketing. Après avoir dépossédé les producteurs de leurs savoir-faire, le capitalisme de services dépossède les consommateurs de leur savoir-vivre, et de leur singularité. Le capitalisme pulsionnel, par la mise en calculabilité des comportements, aboutit en effet à une destruction de ce que Stiegler appelle les processus d'individuation psychique et collective. Ce concept d'individuation psychique et collective a été forgé par Gilbert Simondon en 1958¹⁷ et il est au centre de l'œuvre de ce très grand philosophe de la technique et de l'individuation. Il est extrêmement important dans la pensée de Stiegler, qui s'y réfère dans tous ses livres. Comment expliquer brièvement ce concept ? Simondon explique que « *la formation psychique de l'individu est un processus, une tension dans une relation avec un environnement social et technique qui lui préexiste, et tel que l'individuation psychique se traduit toujours - positivement ou négativement - par une individuation collective* »¹⁸. Stiegler explique ainsi le lien entre individuation psychique et collective : « *Simondon montre que, pour que je m'individue, il faut que mon individuation participe du processus d'individuation collective, c'est-à-dire du nous, où, en tant que je, je me suis toujours déjà trouvé inscrit. Je n'existe que dans un groupe : mon individuation est l'individuation de mon groupe – avec lequel néanmoins je ne me confonds pas...* »¹⁹ (souligné par l'auteur). Et ce processus d'individuation, par lequel chacun se constitue en tant qu'individu unique, autonome et singulier (la notion de singularité est centrale), ne s'accomplit pas seulement avec et par les autres, le collectif, la société, la communauté, etc. : il s'effectue également par et à travers les *hypomnémata*, les supports de mémoire et de culture. Le livre a été ainsi pendant très longtemps le principal *hypomnématon* d'individuation, qui est aussi un processus de sublimation. Or, en détruisant la sublimation, le capitalisme pulsionnel détruit également l'individuation et aboutit à cette « perte d'individuation », dont Stiegler relève les signes dans plusieurs faits divers horribles de ces dernières années (dont la tuerie de Nanterre en 2002). « *Epuiser la libido, c'est épuiser ce qui constitue le lien social, à commencer par le lien familial – c'est détruire cette philia dont Aristote fait la base de la cité comme civilité, entendue ici comme attention des uns pour les autres...* »²⁰. La remise en cause, voire la destruction, des processus habituels d'individuation psychique et collective, tels qu'ils s'organisent notamment dans le cadre de la famille, de l'école, des « institutions de programme », aboutit ainsi à un « devenir-barbare » de nos sociétés, et conduit ce capitalisme à sa propre destruction.

¹⁷ Simondon, Gilbert. *L'individuation psychique et collective - A la lumière des notions de Forme, Information, Potentiel et Métastabilité*. Paris : Aubier, 2007

¹⁸ http://grit-transversales.org/article.php3?id_article=170)

¹⁹ Stiegler, Aimer, s'aimer, nous aimer, p. 61

²⁰ *Réenchâter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*. Paris : Flammarion, 2006. p. 65.

Le deuxième danger que pointe Stiegler (notamment dans « *Prendre soin...* ») est évidemment lié au premier et concerne plus spécifiquement la crise de l'attention chez les jeunes générations. Se fondant sur les travaux de chercheurs américains (notamment Katherine Hayles), Stiegler analyse la destruction de la *deep attention* (celle qui permet la lecture d'un livre) sous l'effet de la surexposition aux médias et aux écrans (plus de 8 heures par jour pour les adolescents américains) et son remplacement par *l'hyper attention*, caractérisée par le zapping, le multi-tâches, la stimulation sensorielle permanente... Cette captation de l'attention chez les enfants (surtout les plus jeunes, avec les télévisions pour bébés) produit ce que les Américains nomment *l'attention deficit disorder*, qui aurait des conséquences extrêmement graves sur le développement psychique des enfants et des adolescents. Le constat n'est pas seulement celui d'une transformation des modalités de l'attention (ce que tout le monde peut empiriquement relever en observant les *digital natives*) ; pour Stiegler, cette crise de l'attention chez les plus jeunes, sous l'effet des « psychotechnologies », induit une « *pathologie collective* », caractérisée par un triple symptôme : la destruction des « *relations intergénérationnelles* », par le court-circuit des « processus d'identification primaire psychique et collective », la modification de « *l'organisation synaptique du cerveau des enfants en cours de développement, au détriment de la structuration de la plasticité cérébrale* », et « *l'hyper-sollicitation de l'attention du fait de la concurrence accrue entre les industries de programme (...) au détriment de la deep attention* »²¹. Or il montre en quoi « l'attention profonde », *i.e.* celle qui permet la lecture, est la condition de l'accès à l'esprit critique, à la pensée, à la *majorité* au sens donné par Kant de *l'Aufklärung*, c'est-à-dire « *la sortie de l'homme de sa minorité [comme] incapacité de se servir de son entendement (pouvoir de penser) sans la direction d'autrui.* ». Essayons de résumer : l'accès à la pensée critique, autonome, l'usage privé de la raison (*l'Aufklärung*) « *suppose le courage et la volonté de savoir* », c'est-à-dire l'effort sur soi-même pour lutter « *contre les tendances à la paresse et à la lâcheté* » (selon Kant) et cet effort passe notamment par la pratique des *hypomnemata* de la lecture et de l'écriture, sur lesquels a reposé jusqu'alors tout le dispositif de formation de l'attention que constitue l'école et qui sont également constitutifs et condition technique des savoirs et des disciplines. La conclusion de Stiegler est ici radicale : « *cette destruction de l'attention est une désindividuation, et c'est à la lettre une dé-formation : c'est une destruction de cette formation de l'individu en quoi consiste l'éducation.* »²²

Quant au troisième danger que dénoncent Stiegler et Ars Industrialis, il touche ce qu'ils appellent la « baisse de la valeur esprit », déjà évoquée par Paul Valéry dès 1939 : règne de la misère symbolique et spirituelle, abêtissement généralisé par les médias de masse et la consommation, « devenir-barbare » du capitalisme pulsionnel par la destruction de la *philia*, ce qui sous-tend le lien social... C'est là tout l'enjeu de cette « bataille de l'intelligence », généralement très mal posée par les hommes politiques et les experts, qui n'analysent pas les dangers et les effets du capitalisme pulsionnel et ne voient pas que, comme l'affirme le Manifeste d'Ars Industrialis : « *Notre époque est menacée, dans le monde entier, par le fait que la " vie de l'esprit ", pour parler avec des mots de Hannah Arendt, a été entièrement soumise aux impératifs de l'économie de marché et aux impératifs de retours sur investissement des entreprises qui promeuvent les technologies de ce que l'on appelle les industries culturelles, les industries de programmes, les médias, les télécommunications, et enfin les technologies du savoir, ou technologies cognitives.* »²³

²¹ « *Prendre soin* », p. 171-172

²² *Ibid.*, p. 327

²³ « *Réenchanger le monde* », p. 27

Après un diagnostic aussi sévère des effets ravageurs du populisme industriel, quelles perspectives ? Quelle est la conclusion de Bernard Stiegler ? L'urgence du sursaut, la mobilisation citoyenne, l'interpellation des politiques ainsi que l'approfondissement indispensable de la réflexion collective sur toutes ces questions l'ont conduit, en 2005, à fonder avec quelques amis l'association Ars Industrialis²⁴. L'objectif central est de promouvoir l'idée d'une nécessaire « politique des technologies de l'esprit », pour sauver le capitalisme malgré lui et mettre en place un nouveau « système de soins ». En deux mots, il faut, non seulement dénoncer le capitalisme pulsionnel et lutter contre ses effets, mais surtout il faut inventer de nouveaux usages, de nouvelles pratiques des hypomnémata numériques, s'emparer d'Internet pour réorienter les technologies de l'esprit dans le sens du développement de l'intelligence collective, mettre « *l'augmentation de la valeur esprit au centre de l'économie libidinale* » d'un « *nouveau modèle industriel* », qui reste à inventer.²⁵

Quelles critiques peut-on faire, quelles limites peut-on relever ?

Ce n'est pas le lieu ici de faire une analyse critique argumentée de l'approche de Bernard Stiegler, tâche qui dépasse d'ailleurs mes modestes compétences. J'évoquerai seulement brièvement quelques points qui peuvent poser problème : par exemple, on pourrait reprocher à Stiegler une vision parfois trop « techno-centrée », rabattant tous les phénomènes sur le fait technique et minorant quelque peu les facteurs proprement sociaux ou culturels. De même, la volonté de tout expliquer par le capitalisme pulsionnel, la crise de l'individuation, etc. (notamment dans « *Aimer, s'aimer..* ») donne parfois l'impression d'une approche par trop « mono-causale » du monde, oublieuse des autres facteurs politiques, historiques, religieux, etc. J'avoue par exemple que l'explication, ou plutôt l'interprétation, du 11 septembre par la crise de l'individuation m'a laissé sur ma faim. Autre bémol : la critique des médias, qui emprunte beaucoup à l'École de Francfort, semble parfois reposer sur une présupposition du rôle tout-puissant des médias et de leur influence, qui n'est pas sans évoquer la célèbre « problématique des effets », remise en cause par la sociologie des usages et les travaux sur l'inventivité des usagers. Mais il faudrait argumenter ici bien davantage. Enfin peut-on parfois être surpris par une sorte de dichotomie dans l'approche de Stiegler, opposant une vision exagérément pessimiste de la télévision à une approche parfois exagérément optimiste d'Internet (par ex. sur Wikipedia ou le web 2.0, dont Stiegler ne dénonce pas suffisamment les aspects problématiques).

Quant aux limites, il serait vain et prétentieux de vouloir les trouver dans son approche philosophique, et je me contenterai de regretter l'absence (pour le moment, du moins) de propositions concrètes, notamment pour l'école et l'université, et plus particulièrement pour l'intégration et la formation aux TIC et à l'information. Ce qui nous conduit à notre dernier point.

²⁴ Voir le site : <http://www.arsindustrialis.org/>

²⁵ « *Réenchâter le monde* », p. 20

Quels apports pour la culture informationnelle ?

Tout cela est bel et bon, dira-t-on, mais quel rapport avec notre « *information literacy* » et surtout quel apport à la problématique de la culture informationnelle ? En quoi la pensée de Bernard Stiegler, qui couvre un très large domaine et qui intéresse potentiellement tout le monde en tant que citoyen, nous intéresse-t-elle spécifiquement, non seulement en tant qu'enseignants et chercheurs en Sciences de l'Information et de la Communication, mais surtout en tant que praticiens et acteurs du champ plus restreint de la culture et de la didactique de l'information ?

A mon sens, on peut distinguer au moins deux grands types d'apports, qui nous intéresseront à différents titres : une contribution théorique incontournable, intéressant tout le champ des SIC et un renfort « axiologique » précieux pour la défense et l'illustration de la nécessité d'une éducation à l'information. On pourrait y voir aussi un troisième apport, plus politique, que je soumettrai à votre discussion.

Tout d'abord, l'apport théorique et philosophique : qu'il s'agisse de la pensée des techniques, du rôle des supports de la mémoire, des concepts *d'hypomnémata*, de *pharmakon*, de *réentions tertiaires*²⁶, mais aussi de l'analyse des médias de masse, d'internet et du capitalisme pulsionnel, aucun chercheur en Infocom ne peut rester indifférent devant un appareillage théorique et conceptuel aussi riche et aussi fécond, notamment pour « penser les TIC ». Bien que totalement extérieur aux Sciences de l'Information et de la Communication, Stiegler y est devenu désormais une référence théorique majeure, même si l'on ne partage pas toutes ses analyses. Aussi devrait-il intéresser aussi bien les spécialistes des médias de masse, ceux de la publicité (qui ne partageront pas forcément son analyse critique), les chercheurs en communication organisationnelle, mais aussi ceux qui travaillent sur les nouveaux supports ou les nouvelles images, et surtout les chercheurs des sciences de l'information et de la documentation, spécialistes des « technologies de la mémoire ». Cette pensée des techniques, à commencer par la primauté donnée au facteur technique (sans verser dans le déterminisme), devrait d'ailleurs devenir un socle conceptuel commun à de nombreux chercheurs, travaillant dans différents champs et sur différents objets (et débordant le champ des SIC).

Concernant notre petit territoire aux limites incertaines (!), il me paraît évident que cette réhabilitation des techniques et des *hypomnémata* concerne de très près la culture informationnelle et devrait alimenter utilement la réflexion théorique sur les fondements de cette culture informationnelle. Elle devrait notamment contribuer à sortir d'un certain nombre d'illusions « idéelles » sur la technique, qui encombrant encore beaucoup de représentations : l'illusion de la « neutralité » de la technique, ou bien les visions technophobes, ou encore la dénégation, l'oubli des techniques. Enfin la pensée de Stiegler est une formidable « boîte à outils », un véritable atelier conceptuel, pour penser simultanément culture technique et culture informationnelle et ce, à différents niveaux d'échelle, depuis les plus hautes réflexions sur la place et l'histoire des techniques jusqu'aux réflexions didactiques concrètes sur les apprentissages communs de l'informatique et de l'information. Ajoutons également les contributions théoriques de première main de Stiegler sur les notions d'information, de savoir, de connaissance, de mémoire (notamment dans le tome 2 de la « *Technique et le temps* »)²⁷.

Pour ma part, j'ai toujours conçu la perspective « des trois R » (Réaliser, Réfléchir, Résister) face aux TIC, que j'ai développée dans différents textes, en congruence totale avec l'approche

²⁶ Voir le glossaire en annexes.

²⁷ B. Stiegler, *La Technique et le temps*, t. 2, Galilée, 1996. Voir notamment pp. 158-162

de Stiegler, qui est à la fois expérimentateur, penseur et critique des technologies. Et il est indéniable que pour alimenter le R de la Réflexion sur les TIC, Stiegler est une source inépuisable.

Je qualifierai le deuxième apport de Stiegler, à la culture informationnelle, de contribution « axiologique », pouvant servir fort utilement à la définition des enjeux et à la réflexion sur les nouveaux contextes de la culture informationnelle. Ainsi pour l'éducation aux médias, on trouve incontestablement de nombreuses « munitions » dans la critique de Stiegler des médias de masse, du populisme industriel, de la malfeasance du marketing, dans sa dénonciation des dangers de la TV pour les bébés... De même l'analyse de la crise de l'attention, la mise en garde contre les dangers des médias et d'internet, la réflexion sur le « *pharmakon* » internet, etc., sont autant d'armes pour nourrir la réflexion critique sur les enjeux de la culture informationnelle. Sans tomber dans les pièges de la technophobie, Stiegler se pose, surtout dans ses derniers livres, comme un nouveau penseur critique des médias et (partiellement) d'Internet, et il représente sur ce plan un arsenal de première importance, pour le R de la « Résistance » aux TIC, pour développer une critique construite, argumentée, d'un certain nombre d'effets dangereux d'Internet ou du web 2.0. A titre personnel, faisant de plus en plus souvent une utilisation abondante de cette dimension de Stiegler dans mes derniers textes et communications²⁸, je puis témoigner à la fois de sa fécondité et des échos très favorables que rencontrent ses analyses, notamment sur la crise de l'attention, phénomène majeur aujourd'hui à l'école.

Pour conclure : la perspective politique

En guise de conclusion, j'évoquerai enfin ce qui pourrait constituer un troisième apport de la pensée de Stiegler à notre problématique : la dimension politique. Non seulement ses réflexions (notamment dans « Prendre soin... ») constituent un renfort théorique et politique essentiel pour la réhabilitation du rôle de l'école, de la formation et pour accélérer la prise de conscience des politiques et de la société sur les TIC, mais, compte tenu de son ampleur de vues et de la pertinence de ses analyses, Bernard Stiegler apparaît désormais comme l'un des symboles forts d'une pensée politique progressiste renouvelée²⁹ (et qui en a bien besoin !). Son combat, et celui de Ars Industrialis, qui regroupe déjà plus de 300 personnes, pour une « politique des technologies de l'esprit » ouvre une possibilité pour la culture informationnelle de s'inscrire dans une vision politique plus large que la seule formation à l'infodocumentation. Stiegler repose par exemple la question, cruciale, des finalités de l'éducation et de l'enseignement, et son approche nous conduit à nous interroger sur le sens des pratiques informationnelles.

²⁸ Serres, Alexandre. « L'école au défi de la culture informationnelle » (titre provisoire). In Dinet, Jérôme (sous la dir. de). *Usages, usagers et compétences informationnelles*. Londres, Paris : Hermès Lavoisier, 2008 (parution prévue à l'automne 2008) et ma conférence au Colloque inter-départemental « *Culture informationnelle : quels enjeux pour l'Ecole et la société ?* », CDDP de Tours, 29 mai 2008. (support Ppt et vidéo de la conférence prochainement disponibles sur le site du CDDP).

²⁹ Voir notamment son intervention, le 19 mai 2008 à Montreuil, pour les journées « Ce que nous attendons aujourd'hui de la gauche en Europe » (voir le site : <http://www.100voixpourlechangeement.eu/>) Vidéos de la conférence de Stiegler disponibles sur : http://www.dailymotion.com/video/x5h7u8_28-bernard-stiegler-partie-1_news

C'est une dimension peu souvent évoquée dans nos débats et nos travaux, mais il est évident que le mouvement pour l'éducation à l'information repose sur des présupposés politiques et sur des conceptions éducatives globales, rarement explicitées, et dont l'explicitation va devenir sans doute une tâche urgente. Dans cette perspective, la voie ouverte par Stiegler et Ars Industrialis, pour une refondation de l'enseignement autour des technologies de l'esprit, pour une politique volontariste de production industrielle de contenus numériques de qualité, ou pour une intervention forte de la puissance publique face aux marchés, constitue sans nul doute une aubaine inestimable. Il nous reste à penser la culture informationnelle et l'éducation à l'information en lien avec cette pensée des techniques et cette vision politique nouvelle.

Références bibliographiques

- Leroi-Gourhan, André. *Le Geste et la Parole. Tome 2 : la mémoire et les rythmes*. Paris : Albin Michel, 1965
- Simondon, Gilbert. *L'individuation psychique et collective - A la lumière des notions de Forme, Information, Potentiel et Métastabilité*. Paris : Aubier, 2007
- Stiegler, Bernard. *La Technique et le temps 1 : La faute d'Epiméthée*. Paris : Galilée, 1994.
- Stiegler, Bernard. *La Technique et le temps 2 : La désorientation*. Paris : Galilée, 1996.
- Stiegler, Bernard. *Aimer, s'aimer, nous aimer : Du 11 septembre au 21 avril*. Paris : Galilée, 2003.
- Stiegler, Bernard « *Enjeux épistémologiques, méthodologiques et politiques des technologies cognitives* ». Contribution de Bernard Stiegler à la rencontre d'Ars Industrialis consacrée aux technologies cognitives, le 5 novembre 2005, Paris. Disp. sur : <http://wiki.km2.net/wakka.php?wiki=ArsIndustrialis>
- Stiegler, Bernard, Ars Industrialis. *Réenchâter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*. Paris : Flammarion, 2006.
- Stiegler, Bernard. *Prendre soin. 1. De la jeunesse et des générations*. Paris : Flammarion, 2008.
- Stiegler, Bernard. *Economie de l'hypermatériel et psychopouvoir. Entretiens avec Philippe Petit et Vincent Bontems*. Paris : Mille et une nuits, 2008.
- « 3 questions à Bernard Stiegler : Dépasser l'opposition des producteurs et des consommateurs ». [en ligne]. *Transversales Science & Culture*, 24 avril 2007. Disp. sur : http://grit-transversales.org/article.php3?id_article=170
- Université de Liège, Département de Philosophie. « *Bernard Stiegler : lieu, mémoire et technique* ». s.d. Disp. sur : <http://www.philosophie.ulg.ac.be/documents/PhiloCite2008/Stiegler.pdf>